

Comme d'habitude, dès qu'il s'agit de vous et de Bernard-Henri, les passions se déchaînent.

— Normal. Dès qu'on s'attaque à un vrai sujet, surtout si on est un auteur moderne, jeune, beau et arrogant comme l'est Bernard-Henri, les critiques sortent leurs bazookas. Heureusement, ce n'est pas encore la bataille d'"Hernani". En général, il "leur" faut des trucs culturellement bien bordés, l'éternel Molière, Goldoni. Là, avec cette pièce qui divise Paris, je me sens comme une chrétienne dans l'arène, très passionaria. Et j'adore ça. C'est une pièce à haut risque, à haute tension; et moi, je suis remontée comme un coucou!

— Vous êtes devenue Maud, la rebelle.
— Pour "être" Maud, la créer et la nourrir, je suis allée rechercher les sentiments de mon adolescence, entre 12 et 18 ans, cette espèce de dureté, de brutalité. Maud a souffert, c'est une insurgée. Ce rôle n'est pas mon genre; moi, je sais chanter du baroque et du bel canto, on me fait chanter des chansons de gouailleuse. Je suis très pacifique et on me fait jouer quelqu'un de brutal.

— Prise entre deux feux, ça n'a pas dû être commode d'être à la fois l'inspiratrice, l'interprète de B.H.L. et "l'objet" du metteur en scène, Martinelli.

— Je n'ai travaillé qu'avec Martinelli. Je ne pouvais pas être en même temps entre les deux. Les règles du jeu ont été établies dès le début. Bernard-Henri n'avait de rapports quotidiens qu'avec son metteur en scène, j'avais promis de ne rien dire. Et j'ai tenu ma promesse. J'étais au service de la pièce. J'étais du côté des acteurs. La règle du jeu a été respectée: je ne me voyais pas arriver aux répétitions et dire au metteur en scène: "Voilà, là et là, Bernard-Henri pense ça et ça, on pourrait changer ça." Je ne me voyais pas non plus donner des indications à Martinelli. Je le respecte trop.

— C'est un tournant dans votre carrière?

— Écoutez, ou bien on joue éternellement la même histoire; ou alors, on aborde les grandes héroïnes, et Maud en est une: une héroïne noire, mortifère. Et c'est du travail. Un travail dur, éprouvant. Une vraie souffrance aussi. Mais Bernard-Henri m'aurait demandé d'ouvrir une porte, je l'aurais fait.

— Ce n'est pas vraiment le cas. Grand rôle donc, et beau cadeau.

— Oui, grâce à Bernard-Henri, je change enfin de répertoire. Je me suis mise au service de ce texte visionnaire. Le monde qui nous entoure est terrifiant et la pièce dénonce toutes ces folies

"Nous nous disons "vous" parce que ça permet, parfois, de se tutoyer"

par JEAN-MICHEL GRAVIER

dans lesquelles on a trempé, pour lesquelles on a été complaisants. Le premier auteur vivant qui aura osé mettre ces choses sur les planches, c'est Bernard-Henri. Demain dira qu'il a eu raison.

— Vous voilà autre. Ils vont maintenant tous vouloir vous faire travailler!

— J'espère, oui!

— En attendant, on dirait que la vie de troupe, de "roulotte" dans la nuit, vous plaît...

— Je l'adore. Je me dévoue à ce spectacle, qui est un grand moment de vie et de création. Dès 16 heures, je campe dans ma loge. J'ai peur, mais j'aime vivre avec ces acteurs, qui sont aussi des êtres de fiction. C'est une grande aventure collective comme je les aime.

— Les critiques sont importantes pour vous? Lesquelles avez-vous attendues avec le plus de crainte?

— Celles de Bernard-Henri, bien sûr, qui a découvert très tard sa Maud rêvée et corrigée par Martinelli. J'imagine que le choc a été grand quand il a entendu sa musique intérieure jouée par d'autres que lui. Je l'observais, c'était très émouvant.

— Il vous a dit quoi?

— Il m'a dit qu'il était content, très fier de moi. Mais c'est l'avis de mon adorable grand-mère que j'attendais le plus anxieusement. Elle m'a dit qu'elle me trouvait suprême (elle exagère toujours) et qu'elle était contente de m'avoir vu maîtriser un tel contre-emploi. Elle m'a dit aussi qu'elle n'avait pas reconnu sa petite-fille: je l'ai pris



comme un compliment. Bien sûr, j'aime quand Alain Robbe-Grillet ou Arrabal, Michel Bouquet ou Robert Hossein viennent dans ma loge me dire qu'ils m'aiment; mais mon vrai public est surtout un public de gens gentils, simples...

— Simple comme vous?

— Je passe ma vie à faire des promenades dans les jardins avec ma grand-mère, je bois du thé, je donne beaucoup de temps à mes amis, à ceux de Bernard-Henri. J'essaie de m'échapper de tout ce qui est sordide dans la vie, c'est sûr. Avec Bernard-Henri, nous partageons ce désir de vivre "ailleurs". J'adore la vie d'hôtel, la vie dans la fiction.

— Vous voilà coincée dans celle du théâtre, pour longtemps, j'espère. Que deviennent les fans d'Arielle sur grand écran?

— J'aurais tout refusé — je l'ai fait d'ailleurs — pour jouer "Le Jugement dernier". J'ai dit non, par exemple, mille fois et sans hésitation, à la série télévisée "Highlander". Au cinéma, on devrait d'abord voir le film de Rohmer, puis "Villa mauresque", de Patrick Mimouni. J'ai aussi tourné "Miroslava", un film mexicain. Et puis il y a "Hors saison" de Daniel Schmid.

— Vous aimez tous ces paris, ces films si peu «franchouillards», comme vous dites.

— J'aime l'idée des chemins qui bifurquent, des méandres. J'aime l'idée d'audace, de perte totale. J'aime la mise en péril de l'acteur. C'est la vraie liberté.

— C'est la vôtre aussi. Vous me semblez être une vraie femme libre.

— Une des plus libres que je connaisse.

— Libre jusqu'à ne pas vouloir épouser Bernard-Henri...

— Ah non! Ça n'a rien à voir, au contraire! Je dis que je suis une femme libre, pas une femme libérée. Je vais où ma passion me mène.

— Même au mariage?

— Mystère.

— Allez!

— Je ne parlerai qu'en présence de mon...

— De votre Bernard-Henri?

— Changeons de sujet.

— Vous voulez dire que vous êtes "déjà" mariés...

— J'ai dit "mystère"... Pourquoi vouloir toujours tout savoir?

— Est-ce par amour du mystère qu'avec Bernard-Henri vous vous dites "vous"?

— Nous nous disons "vous" parce que ça permet, parfois, de se tutoyer. Et alors, là, c'est délicieux. ■

Dans leur salon décoré par Jacques Grange, ils répètent une dernière fois «Le Jugement dernier», qui divise la critique et passionne le public.